

C'est sûrement une fausse brune ! Avec le pois chiche, que dis-je le pois chiche ! le grain de ricin, la chiure de mouche, coincée entre le rien et le nulle part qu'elle a dans sa caboche, elle doit se placer dans les dix premières au Concours de Blondes sur Canal+. Son QI se résume aux deux roberts, qu'elle offre aux amateurs de lecture en braille sous son corsage qui cède à la poussée mammaire. Même ses yeux bleus sont louches. C'est pourtant beau une brune aux yeux bleus ! Mais ceux-là ont quelque chose de traître, de délavé, de toc, comme les yeux d'une blonde relookés pour une brune. D'ailleurs, je vais bientôt savoir. Biscotte, au moment précis où j'vous cause, j'avance ma pogne entre ses cuisses, après avoir baisé sa lippe de mes lèvres gourmandes. J'arrive d'autant plus vite à la petite bébête qui frétille sous ses nippes qu'elle n'a pas de culotte. La salope ! Encore quelques secondes de travail, tout au plus une minute, je pense, et je mirerai son triangle des Bermudes.

Le moment est délicat car, comme dans toute série B qui se respecte, c'est le moment où la pure jeune fille est sauvée d'un destin pire que la mort par la sonnerie du téléphone ou tout autre connerie du même genre.

Et c'est bien sûr ce qui se passe : le téléphone couvrant de sa sonnerie ses gémissements entame le

jingle de la Marche de Radetzky.

“Qu’est-ce que c’est encore ?” elle demande, en se levant d’une seule femme et baissant machinalement sa jupe avant que je puisse voir son pedigree.

Elle prend le combiné sur la table où refroidissent les Boléo qu’accompagnent trois tranches racornies de saumon Leader Price à 4,3€, qu’elle avait préparées pour notre petit festin coquin et fait:

“Ouais !...”

La trique plutôt sévère, je me lève et me ressers du liquide qui tiédit dans la boutanche de mousseux, mes chasses braquées sur le fondement de ma belle qui, appuyée sur la table, reprend son souffle.

“Allô ?...” Elle enchaîne.

Mais, c’est là son dernier mot car, tout à coup, je l’entends hoqueter. J’ai pas le temps de m’inquiéter, qu’elle se tourne vers moi. Elle a la bouche pleine de sang. Y en a tellement que ça dégouline sur son chemisier blanc tout défait, jusqu’entre ses seins et son soutien-gorge qui pendouille. Elle tombe dans mes bras, en haussant les yeux comme pour voir la Sainte Vierge. Elle a pas le temps de faire sa prière qu’elle meurt dans mes bras en faisant un drôle de gargouillis.

Ce faisant, sa jupe est remontée sur ses hanches en glissant sur la table avant que son corps ne bascule sur moi. Si fait que matant son nécessaire à bonhomme, j’ai la preuve que c’est bien une fausse brune.

Je dépose doucement sa tête sur le tapis de chez Dufayel qui décore la petite studette où on se trouve. La carpette se noircit déjà du résiné qui pisse à travers la belle chevelure parfumée, qu’elle a rincée au *Color vive*, parce qu’elle le vaut bien.

Pas la peine de lui prendre le pouls. Sa vie s’en

est allée avec les morceaux de cervelle qui collent aux murs. Pauvre Marcia !

J'ai rencontré Marcia, c'est son nom, tout à l'heure. Elle tapinait gentiment dans un petit rade de la rue de Lappe, que m'avait indiqué Bob. On se connaissait pas, mais elle m'avait tout de suite logé et, se servant de ses charmes pour palier le français qu'elle n'avait pas appris à l'école, elle m'avait enjoint de la suivre dans son petit chez-elle. Je ne résistai pas à cette invitation. Faut dire que le galbe de son académie avait dû la faire sortir major au concours de polytechniques. C'est sûrement pour ça, d'ailleurs, que Bob l'avait engagée, je me disais en la suivant.

Car, sans être vraiment un pote, Bob est une vieille connaissance. Il trafique un peu dans le monde interlope de la restauration et du divertissement. Remarquez, c'est pas le mac vulgaire qui va vous vendre du chat pour du lapin. On peut même dire que pour un gars du milieu, il est des plus réglo. Il présente bien, en plus. Et philanthrope, avec ça ! Il connaît la faiblesse de la chair mieux qu'un curé et mieux que les pères en soutane, il sait tirer profit des petits défauts de l'espèce humaine. En ce moment, il pourvoit, entre autres services, de gonzesses la population de fils à papa gourmettés d'or, after-shavés grave, qui encombrent la rue devant son rade, avec leur quatre-quatre.

Marcia faisait partie de l'écurie. Ce soir, c'était son jour de repos et elle devait m'accueillir pour m'accompagner au lieu de rendez-vous, connu, en principe, d'elle seule et de Bob, pour que mon pote et moi causions biseness.

Mais comme notre ami tardait à venir Marcia et moi on n'a bien vite plus eu grand-chose à se dire.

Elle s'était donc remise à bosser avec moi... Pour le plaisir ! Si j'peux dire.

J'éteins la lumière du studio. J'observe alors le trou très net, à peine auréolé de ce faux givre qu'a fait la balle en traversant la vitre avant de se loger dans le vide sidéral du crâne de la douce Marcia.

Diaboliques, ces 22 long rifle ! Diaboliques de précision. Il devait s'agir d'une de ces balles à ailettes qui fait de gros dégâts à l'intérieur, sans rien abîmer en surface.

À en juger par la fine couche de poussière qui recouvre son chez soi, Marcia était plus femme d'extérieur que bonne ménagère. Elle devait pas utiliser beaucoup cette planque. Sans doute qu'elle était réservée aux clients de ma catégorie. En tout cas, si Bob ou elle avait pensé être peinard en utilisant ce pad, c'était plutôt raté.

Après m'être assuré dans le noir que rien d'autre ne bouge, je fais le numéro de la boîte. Le combiné à l'oreille, appuyé contre le chambranle de la fenêtre, je mate dehors si y aurait pas une présence suspecte. Mais je vois rien qui traîne, ni sur les toits, ni dans la rue qui charrie, plusieurs étages plus bas, son fleuve de fêtards.

Enfin Lucie décroche. J'ai oublié que Gingembre est toujours à Lourdes. En principe, il revient demain. C'est pour ça que ma fidèle assistante est un peu essoufflée car elle a dû courir de mon bureau jusqu'au sien pour répondre.

Lourdes ! Ça lui a pris comme une chaude pisse l'été dernier, au Gingembre. À l'occasion d'un séjour chez ses beaux-parents. L'eczéma qui l'avait fait souffrir pratiquement toute sa vie avait disparu sitôt

franchi le pas de la porte de la grotte Soubiran. Pour le coup, l'enfoiré, cette teigne de mes deux, s'était mis à chialer toutes les larmes de son corps.

"Miracle ! miracle, il avait beuglé au téléphone, en nous appelant de la ville d'eau pour nous dire qu'il prenait 15 jours de plus pour se convertir à la vraie foi.

Sur le coup, ça nous a fait tout drôle, rue des Saussaies. Mais petit à petit, on s'est habitué.

"Oui, boss ?" dit Lucie qu'a reconnu ma voix

"Peux-tu, trésor de ma vie, envoyer fissa une voiture au 25 bis, rue de la Roquette, au 5^e étage... Oui !... Non ! dans le onzième, troisième porte à gauche..."

"Oh, chef ! J'ai pensé que ça vous intéresserait : Bob avec qui vous avez rancard. Eh bien, il est mort !"

"Tu parles, que ça m'intéresse. Quand ? comment ?..."

Elle me dit qu'on l'a retrouvé faisant de la brasse coulée à l'entrée du port de l'Arsenal, là où le canal Saint-Martin se jette dans la Seine. Son corps a buté le sabord d'un bateau-mouche qui manœuvrait à cet endroit, pour remonter, comme ils font tous, le versant tribord de l'île Saint-Louis. Un touriste japonais qui filmait la manœuvre avait donné l'alerte en poussant des cris et en sautant comme dans un film de Kurosawa, en apercevant le macchabée dans son viseur. La police fluviale, à deux longueurs de piscine olympique de l'autre côté de la Seine, était venue tout de suite remonter le corps de Bob et l'avait emmené direct à l'Institut médico-légal, à deux brasses de là, où il m'attendait pour un dernier tête-à-tête.

"OK, j'y vais, je dis à Lucie. Préviens Fournier.

Dis lui que j'attends les collègues ici avant d'y aller."

Les collègues se pointent au bout de dix minutes. Après leur avoir montré la victime, je prends un sapin et descend le boulevard de la Bastille, pour me retrouver chez Sophie, une potesse à moi, nonobstant dirlo de la Morgue ouske Bob m'attend allongé sur une table à découper, dans son plus simple appareil.

J'en profite pour vérifier le bien fondé d'une indiscretion que Marcia m'a faite sur son outil à enfiler tandis qu'elle cherchait Pouchkine dans ma culotte. Je dois admettre que je suis impressionné. C'est au moins du XXL qui pend entre les cuisses du lascar. Et au repos, s'il vous plaît ! J'évalue mal ce que ça peut donner dans toute sa gloire pour les amateuses de cornet à glaces.

"Vous lui avez regardé le trou de balle ?" je demande au mec en blouse blanche qui m'accompagne dans ma macabre visite et qui a fait un premier bilan *post mortem*, en attendant Sophie et sa collection de bistouris.

"Oui il dit, il a un tatouage juste à-côté du rectum."

"Montrez-moi, s.v.p...."

Je l'aide à retourner le paquet de viande froide sur la surface en inox. Très délicatement, avec ses mains gantées de latex, l'homme de l'art écarte les rumstecks de Bobby. Je me penche, pour voir. À l'intérieur de la fesse droite, je reconnais, en effet, l'ange agenouillé vis-à-vis de l'anus de mon mac, auquel plus aucune gonzesse ne fera jamais feuille de rose.

C'est bien le tatouage de l'Ordre des Anges de l'Apocalypse. Décidément ! c'est à se demander si à part moi et quelques gonzesses que je connais bibliquement, le Tout international ne fait pas partie

de cette secte. C'est pas la première fois que j'ai affaire aux membres de cette secte. Et même mon pote Jackie en fait partie, à ce qu'il paraît ! Créé par Catherine de Russie, pour ceusses de sa cour qui se distinguaient à son service, l'ordre a essaimé dans le monde quand les bolcheviks ont foutu la merde dans l'aristocratie russy, en 17. La tradition s'est maintenue dans la diaspora avant de devenir une secte internationale. De fil en aiguille – c'est le cas de le dire ! d'en faire partie est devenu un véritable ascenseur social. Presque aussi rapide que la Scientologie.

Je fais une dernière inspection du corps. Y a pas que sa queue qu'est impressionnante. C'est aussi un mec foutrement bien balancé. Un vrai corps d'athlète. Son crâne poli accuse les traits fins hérités de ses ancêtres des steppes de Sibérie. Son grand-père qui était taxi, comme tous les Russes blancs, entre les deux guerres, avait tâté du FFI à la Libération. À défaut d'avoir pu faire la Marne, il avait aidé à libérer Paris tandis que son fils réussissait à l'École normale. Quant à son petit fils, le ci-devant Ilia Vassiliev Bobinovich, qui avait été conçu au son de la fusillade, place de la Concorde, à la libération de Paris, tandis que tombaient des toits du Crillon les derniers snipers fridolins. En Mai 68 il avait préféré jouir des derniers bienfaits de notre civilisation hédoniste, plutôt que de finir ses études de médecine et de psychiatrie dans laquelle il comptait se spécialiser.

Cette sage décision, qui avait sauvé de l'enfermement à vie un certain nombre d'êtres sains d'esprit, l'avait conduit à s'adonner à des petits trafics de toutes sortes. Il était devenu l'organisateur de fêtes un peu coquines pour la Jet Set. Ce qui avait fait sa fortune. C'est alors que le sida, mieux que la

force publique ou le MLF, avait creusé les rangs de sa clientèle. Et comme il n'était pas question pour lui de se recycler avec ses gonzoesses vers les boulevards extérieurs ou le Bois de Boulogne, il avait mal tourné et avait commencé à nous rendre de menus services, contre finances. Il y prit goût et devint vite incontournable.

C'était un être charmant. D'une rare distinction. Ce qui est un atout, chez la mafia russe qui reprend ses vieilles habitudes d'avant la révolution – sur la Côte d'Azur, notamment. Les anciens du KGB et du Guépéou qui ont recomposé ses rangs, pour beaucoup, appréciaient ses manières affables, ses filles et sa (fausse) discrétion. Sa seule présence leur donnait l'illusion qu'ils étaient aussi distingués que lui !...

J'inspecte sa pogne gauche que je retourne. Y a des traces de je ne sais quoi sur la paume.

“Pourriez pas faire une photo de ça ?” je demande au croque-mort de service en montrant la paluche. “Genre ultraviolet et lumière rasante et tout le toutim. Sans vous commander... Bien sûr.”

Le mec dit oui, bien sûr ! Pas de problèmes. Mais il en parlera à la directrice. C'est que Sophie n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires. Elle y tient à ses macchabs !

Je l'attends encore un peu, mais elle est en retard et ça lasse. Comme j'ai plus rien à faire ici sauf à jouer des castagnettes avec mes prémolaires, rapport à la clim, je m'éjecte fissa pour retrouver, par comparaison, la chaleur hivernale du dehors !

“T'enverras les résultats place Beauvau,” je dis à l'interne de service, en écrivant le nom de Lucie sur ma carte de visite toute neuve que la boîte vient

de me faire en signe de réintégration dans la grande famille des RG.

Faut dire que je reviens de loin. Non que je voue une affection particulière pour cette officine. Mais ma réintégration dans les RG était la seule façon de pallier une retraite cacochyme et l'ostracisme quasi général des maisons d'édition qui s'étaient inscrites aux abonnés absents après le suicide de Pierre de Clermont-Tonnerre, un pote du Parquet de Nice, qui m'avait fait du tort, sans le vouloir, après qu'il m'eut confié certains dossiers sensibles. Quand on l'a retrouvé mort, sur une plage de la Baie des Anges, j'avais plus aucun ami ni ancien collègue prêt à me donner un coup de main, comme si j'avais attrapé la lèpre du jour au lendemain !

Je dois ma réintégration dans la vie normale et en tant qu'officier hors-cadre, place Beauvau, à la sagacité de l'équipe Sarkozy qui, lors de son premier passage à l'Intérieur, a réembauché des vieux de la vieille comme moi - grognards d'une république virtuelle - espèce en voie de disparition, et qui marchent au rêve éveillé, animés par des slogans aussi élimés que « Liberté, Égalité, Fraternité » comme on le devine encore sur les frontispices des anciens monuments de la République. Un slogan que les politiques de nos jours se gardent bien de proclamer dans leurs campagnes électorales et qui fait tache sur les façades en verre fumé des nouveaux buildings de l'Etat, lesquels ressemblent plus à des hôpitaux où l'on traite la fracture sociale et autres plaies de l'humanité qu'aux palais de la République.

Je sors de l'Institut médico-légal et appelle un taco.

“À ma Muette natale !” je lance au chauffeur

aux yeux bridés qui me regarde comme s'il venait de trouver un charançon dans son bol de riz.

“Où ça ?” Il zézaie.

“Tu vas à la Concorde, puis, l'Alma, le Troca et je t'indiquerai...”

“La Concorde ?...”

“Oui, par le Châtelet !”

“Le Châtelet ?” il demande, comme si je lui parlais de la banlieue de Pétaouchnock.

‘Encore un qui vient de tomber d'un container transatlantique !’ je me dis en matant le Jaune, si maigre qu'on n'en voit qu'un côté. Je m'énerve pas. J'explique à mon sans-papiers la direction du Châtelet et le reste. Il y va en faisant grincer les vitesses. On n'a pas dû lui expliquer, en lui filant le taco, l'usage de la pédale de débrayage.

France, tes valeurs et ton sens de l'hospitalité foutent le camp !

Une fois que je le crois à peu près sur les rails, je m'enfonce dans le siège déjà défoncé du véhicule, je tire mon portable de ma profonde et j'appelle Gab :

“T'as fait tes devoirs ?...”

“Je viens de finir !” me dit ma gamine.

“Retire ta culotte, j'arrive. ”

Elle glousse. Car Gabrielle, c'est ma femme à moi. Mon fantasme perso. Je l'ai piquée à Pierre après qu'on l'ait suicidé. Il l'avait épousée, elle avait 15 ans. C'est à cause de ça, d'ailleurs, que ses ennemis avaient pu commencer à l'attaquer et le démolir auprès du public, pour que son suicide paraisse *naturel*...

Elle a tout juste 16 ans, aujourd'hui.

Mais, malgré son âge, elle est toute femelle. Elle est l'amour à la source. Et le vieux con que je suis en est gâteux. Heureusement, elle m'aime ! Parce qu'en

Don Juan, je fais pas l'poids.

“Allez ! grouille !...” je dis au taxi zélé, mais vraiment trop cloche. “Pas à gauche, bordel ! J'ai dit : tout droit !...”

Le mec complètement affolé dit : “Oui, oui !...” et fait embardées sur embardées.

“Tout droit,” je lui dis, en me penchant pour prendre le volant et le remettre dans la bonne direction. “Accélère, ducon !” Car, bien qu'on soit en hiver, j'ai le printemps dans ma culotte, moi. Même si Paris n'a jamais paru aussi triste. Le petit cul de Gab n'en sera que plus doux.

“Allez ! fouette, cocher !” je crie. Excédé.